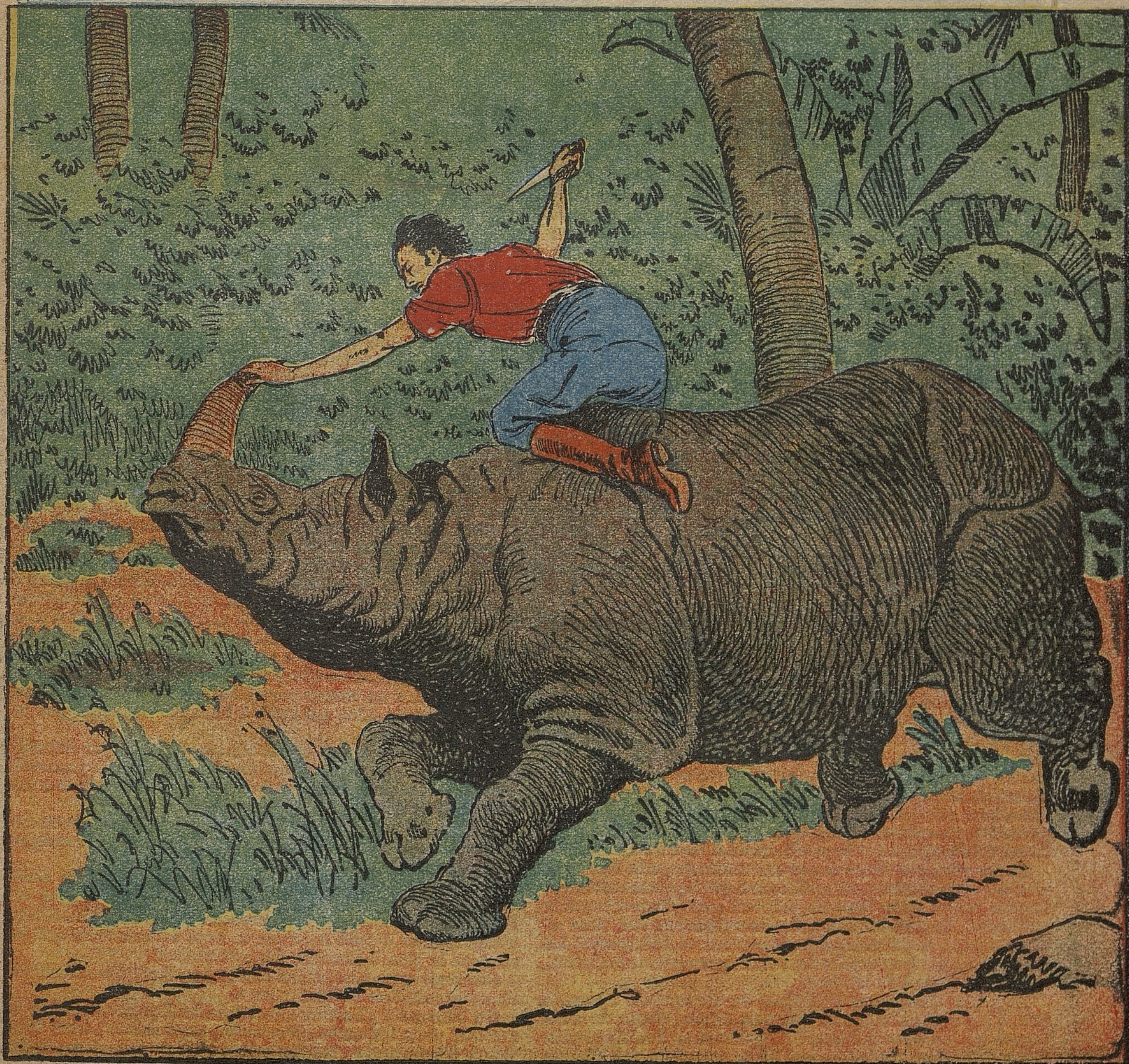


# L'Intrepide

AVENTURES · SPORTS · VOYAGES

A DOS DE RHINOCÉROS



Je saisis d'une main sa corne. (Lire page 6.)





## A DOS DE RHINOCÉROS



Par une soirée de chaleur accablante, plusieurs employés d'une factorerie britannique se trouvaient réunis dans la spacieuse villa d'un village de la Malaisie, qui était la capitale de l'Etat de Tringano, dont Sa Hautesse le Sultan avait accepté le protectorat du roi de Siam.

Étendus sur des chaises longues de bambou tressé, ils fumaient et buvaient des citronnades quand survint le docteur Bings, ex-chirurgien adjoint de la Marine royale, et présentement conseiller médical du sultan, qui leur demanda en prenant un siège :

— Dites donc, les amis, l'un de vous aurait-il aperçu, par hasard, un étranger, un petit homme sec, ridé, à l'air sinistre, dont le teint cuit par le soleil est « couleur de selle » ?



L'indigène se tenait à une trentaine de mètres derrière moi.

Il est vêtu de kaki et traîne à sa remorque un tas de bagages. Il parle couramment le malais et a poussé jusqu'au « Rampoug » (poste) afin de demander où il pourrait trouver un gîte pour la nuit.

A peine avait-il posé cette question que Hunter, l'un des employés, qui, depuis quelques minutes, consacrait vainement tous ses efforts à empêcher un convoi de fourmis d'escalader les marches du club, s'écria :

— Diable puissant ! je crois que voici l'étranger en question !

En effet, on voyait cheminer le long du sentier venant de la direction du village malais un petit homme sec, tel que l'avait dépeint le docteur. Il était âgé, pourtant il marchait de cette allure élastique et dégagée propre à la jeunesse. Deux clairs yeux gris animaient son visage soigneusement rasé. Après avoir gravi lestement le perron, il s'adressa collectivement à toute la société :

— Bonsoir, messieurs, dit-il, c'est ici le club, si je ne me trompe. Veuillez excuser mon sans-gêne, mais l'un de vous pourrait-il m'indiquer où je pourrais camper pour la nuit ? J'ai appris qu'une épidémie de variole régnait au village et j'ai craint de la voir contractée par mes bateliers. Je regrette de vous déranger, mais le temps est menaçant, il va pleuvoir très fort et je n'ai pas eu le temps de faire débarrer et dresser mes tentes.

Les membres du club répondirent à ces explications de l'étranger en lui faisant le meilleur accueil. On lui offrit successivement un « stengah » (whisky et eau de Seltz), des cigares, un lit, une chaise longue avec moustiquaire et le logement dans un bungalow vacant.

C'est que l'arrivée d'un étranger dans ces parages était un événement rare, et le petit vieillard portait sur toute sa personne quelque chose d'inexplicable qui éveillait la curiosité et l'intérêt.

Le visiteur salua correctement à la ronde, puis, ayant adressé quelques paroles à un jeune Malais qui le suivait, celui-ci partit. Il prit ensuite un siège, accepta un « stengah » et un cigare, puis, rompant le silence qui s'était fait, il déclara :

— Messieurs, j'étais loin de m'attendre à une aussi cordiale réception. La dernière fois que je vins ici, il y a une quinzaine d'années, pas un seul Blanc n'habitait la région.

Voyant l'intérêt qu'il provoquait, il continua, au bout d'une courte pause :

— Ah ! oui, tout a bien changé depuis... A l'époque que je mentionne, mes trois compagnons furent taillés au moyen de criss, à moins d'un mille d'ici. Je n'eus que le temps de les enterrer avant d'être découvert à mon tour ; néanmoins ma bonne étoile me permit de m'échapper. Mes compagnons étaient des explorateurs scientifiques. Quant à moi, je ne suis qu'un collectionneur d'orchidées, et parfois un chasseur. Je suis né à Jersey, mais affligé d'une humeur errante, voici près de quarante ans que je parcours les routes. Je ne passe par ici, venant de l'intérieur de la contrée, que pour conduire une collection de plantes et de peaux jusqu'à la côte afin de l'expédier en Europe.

Il annonça encore qu'il se nommait Minardière, et qu'il avait travaillé pour Cross, de Liverpool, Hagenbeck et autres grands marchands de fauves. Puis, le gong se mit à vibrer, pour annoncer que le dîner était servi. Le club possédait un excellent cuisinier chinois et, en dépit des protestations du visiteur déclarant qu'il avait déjà pris son repas du soir, il dut se mettre à table.

Quand le dîner fut terminé, les convives se rendirent sous la véranda pour y continuer la conversation, en buvant le café et en fumant des cigares. Leur hôte narra quelques anecdotes de sa vie parmi les tribus sauvages des montagnes cernées par la jungle, et promit de montrer le lendemain certains trophées intéressants qu'il avait rapportés. Toutefois, quand un de ses auditeurs eut fait observer qu'on avait aperçu la veille un rhinocéros rôder à quelques milles en aval de la rivière, il parut soudain s'animer.

— Tiens, remarqua-t-il, vous possédez aussi par ici le « raat », ainsi que le nomment nos amis, les Siamois ? L'une des plus terribles aventures de mon existence m'arriva en chassant un de ces animaux. Il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir dire qu'on s'est promené, sur un mille de distance, à dos de rhinocéros !

Bien entendu, la curiosité de son auditoire s'éveilla aussitôt en entendant ces paroles et le chasseur prié de relater les détails de cet événement fit le récit suivant :

— Il y a vingt ans environ, je flânais dans les fourrés d'États placés sous le protectorat siamois, et situés entre la frontière septentrionale de la presqu'île de Malaud et le royaume de Siam. La réelle raison de ma présence en ces lieux était que j'avais entendu dire que j'avais chance d'y trouver une espèce d'orchidée très rare.

Je ne parvins cependant point à l'y découvrir et, jusqu'à présent, n'y suis pas encore parvenu. Mais, pendant mon séjour dans la région, j'appris un jour qu'un énorme rhinocéros avait été vu rôdant à deux milles environ d'où je me trouvais, et qu'au même endroit habitaient également le



tigre et la panthère noire. Je fis donc transporter mon camp à deux cents mètres à peu près d'une sente tracée par « messire rhino », jusqu'à une rivière où il allait s'abreuver, et passai deux journées entières à l'affût sans l'apercevoir, bien que j'eusse réussi à abattre un tigre de belle taille et deux panthères.

Ayant encore aperçu des pigeons de l'espèce impériale, et un autre genre d'oiseau que je n'avais jamais vu jusque-là, j'échangeai mon gros fusil contre un autre plus léger, chargé de petit plomb, et m'embarquai le troisième jour dans la sente du rhinocéros, afin d'aller à leur recherche. Un de mes serviteurs malais m'accompagnait.

Nous cheminions le long d'une sorte de sentier bordé d'im-pénétrables murailles de mangliers; l'indigène se tenait à une trentaine de mètres derrière moi quand je l'entendis subitement crier. Me détournant brusquement, je pus l'apercevoir juste au moment où il était terrassé par le plus gros rhinocéros que j'aie jamais vu, lequel se prit ensuite à le piétiner avec fureur.

Comme vous le savez, sans doute, un rhinocéros revient toujours dans les chemins qu'il s'est tracés, et je me trouvais au beau milieu de l'une des sentes de ce rhinocéros, muré à droite et à gauche par un infranchissable rempart de plantes épineuses et de mangliers. En fait d'armes, je ne possédais sur moi que mon fusil chargé de petit plomb à oiseaux, et le couteau que voici... Je crus mon heure dernière arrivée.

Je continuai à suivre, en courant aussi vite que le permettait la végétation, le sentier où j'étais engagé sur une distance de quelques mètres, lorsque, soudain, le salut se présenta à moi sous la forme d'un gigantesque mango, dont une énorme branche dénudée s'étendait horizontalement au-dessus du sentier à dix pieds du sol. Avec la rapidité de l'éclair j'escaladai le tronc, et m'étant assis sur la branche visée, je scrutai les alentours, mais un coude de la sente déroba le féroce animal à ma vue. Je ne pouvais donc voir ce qu'il faisait, mais d'après le bruit que j'entendais, je comprenais qu'il passait encore sa rage sur l'infortuné Malais.

En grim pant dans mon refuge, j'avais laissé choir mon fusil qui gisait directement au-dessous de l'endroit où je perchais, mais je n'osais descendre le chercher. Du reste, avec sa charge de petit plomb, il m'eût été tout à fait inutile.

En attendant, je pus constater deux faits fort désagréables. Le premier était que la branche me servant de perchoir se trouvait envahie par une multitude de fourmis rouges dont la morsure est pareille à la piqûre d'une aiguille rougie au feu. Ma seconde découverte fut que ladite branche était complètement pourrie. Comme elle avait résisté jusque-là à mon poids, j'espérais qu'elle continuerait à le faire jusqu'au moment où l'ennemi aurait regagné la rivière. Mais les fourmis se mirent à m'assaillir. Tandis que j'essayais de m'en débarrasser du mieux que je pouvais, j'entendis le rhinocéros descendre lentement sa sente. Quand il eut atteint mon fusil, juste au-dessous de moi, le pesant animal s'arrêta en grognant et posa avec intention l'un de ses pieds de devant sur la crosse de l'arme qu'il écrabouilla.

— Que le diable t'emporte! m'écriai-je, furieux, en le menaçant du poing.

Par suite du geste imprudent que j'avais fait, la branche céda et je me sentis tomber pour atterrir directement sur le dos du rhinocéros sur la croupe duquel gisait en outre, derrière moi, la branche morte!

Le massif animal fut probablement encore plus stupéfait que moi devant cet assaut inattendu qui lui arrivait d'en haut, car il partit comme une flèche.

C'était plutôt une étrange position pour un homme que celle que j'occupais. Je ne m'arrêtai point à songer à ce qu'elle pouvait avoir d'original. Tout ce que je désirais, c'était de régler convenablement les choses pour éviter d'être jeté à terre par cette monture imprévue. Donc, me penchant en avant, je saisis d'une main sa corne, tandis que de l'autre j'empoignai mon solide couteau de chasse, que voici. Assurant ensuite mon équilibre en serrant fortement les flancs de l'animal avec mes cuisses, je levai la pointe du couteau à

niveau de son œil gauche et de toute la force que je pus rassembler, je frappai.

Le rhinocéros poussa un épouvantable beuglement et quitta le sentier battu pour se plonger, en titubant, au milieu des mangliers et des épines. Ma chemise ne tarda pas à être en lambeaux et ma peau lacérée. Pourtant, je résolus de lui crever le second œil et je venais de retirer le couteau, sans lâcher la corne, lorsque nous plongeâmes dans quelques mètres de hautes herbes, bordant la rive, puis en plein dans la rivière.

Le choc me lança au loin, et avant d'avoir eu le temps de me ressaisir, le rhinocéros se trouvait déjà au milieu du fleuve, où il nageait en tournant sur place, comme étourdi. Tandis que je regagnais le bord, j'aperçus, à ma grande joie, deux de mes hommes que j'avais armés, le matin, de fusils Martini, et je leur dis de rester en embuscade près de moi, afin de surveiller l'issue du sentier suivi par l'animal.

— Vraiment, ô Tuan, tu es un grand homme et le bien-aimé d'Allah! me dirent-ils. Qui a jamais vu chose pareille?

Mais mon ennemi borgne se rapprochait de la rive pour regagner sa sente, et saisissant un des fusils, je visai et fis feu. Je l'atteignis à l'œil droit et, après quelques convulsions dans l'eau, le rhinocéros ne fut plus qu'un cadavre. Après avoir amené son corps le long de la berge, on l'amarra au moyen de rotangs et de lianes. Mais il survint un violent orage pendant la nuit, et les eaux du fleuve ayant monté, elles emportèrent les restes de mon étrange monture dont il ne restait pas trace le lendemain matin.

Peut-être est-ce là une histoire qui vous paraîtra quelque peu bizarre, messieurs, pourtant je vous affirme que tous les détails en sont rigoureusement exacts.

Les auditeurs s'empressèrent d'assurer le narrateur qu'ils n'éprouvaient aucun doute sur sa sincérité; néanmoins, en leur for intérieur, ils pensaient que ce Minardière était de taille à rendre des points au baron de Mundrausen, le célèbre menteur.

Il partit le lendemain et plus jamais il ne revint.

Quelques années plus tard, le docteur Bings se trouvait un jour au milieu des jungles du petit État de Perlis, placé sous le protectorat de Siam, et conversait sur la chasse avec un chef indigène de district, quand le vieillard lui dit tout à coup :

— Ah! Tuan, (Seigneur) quel dommage que le grand chasseur soit mort!

— De quel grand chasseur veux-tu parler? demandait le docteur.

— De lui, du grand chasseur qui se promena à dos de rhinocéros à Sétul, rhinocéros qu'il frappa d'un coup de couteau, de lui qui ne craignait ni les fantômes ni le tigre... Venez, Tuan, je vais vous montrer son tombeau!

Le docteur Bings, étonné, se laissa conduire jusqu'à un tumulus élevé au pied d'un monticule et que bordaient soigneusement tout autour des fragments de pierre. En s'en retournant, Bings demanda au chef de district s'il savait son nom.

— Non, Tuan, je ne le sais pas, répondit-il, mais le rajah envoya ses affaires à Bangkok au moment de l'envoi du tribut annuel, et il se peut qu'on les cache là-bas. Toutefois, certains objets furent oubliés, je les ai conservés pour les envoyer par quelqu'un qui aurait l'occasion de s'y rendre.

Ce disant, il se dirigea vers une planche d'où il prit une boîte en fer-blanc ayant contenu des biscuits. Il en tira une ancienne montre d'argent avec chaîne en cuivre. Sur le cadran de cette montre, on voyait écrit le nom du fabricant: « Pelletier, à Saint-Hélier. » Il y avait encore deux ou trois autres bagatelles, parmi lesquelles une pipe curieusement sculptée que le docteur reconnut d'emblée pour celle du visiteur qui leur était arrivé à l'improviste, au club, certain soir, bien des années auparavant. Par conséquent, l'histoire de son étrange promenade à dos de rhinocéros était authentique.